

La Nouvelle Héloïse : Etude sociocritique
par Jean-Jacques Rousseau

La tension ou le rapport entre la société et l'individu a préoccupé la plupart des écrivains du dix-huitième siècle. Montesquieu dans Les Lettres Persanes a comparé les coutumes, les lois, le comportement et les attitudes des Français avec ceux des Persans pour provoquer un peu de discussion dans la société. Diderot a posé la question dans Le Neveu de Rameau et Voltaire aussi a commenté ces rapports dans Les Lettres philosophiques, où il voit l'individu préoccupé de l'amélioration de la société, de la production et du commerce. Rousseau, comme ses contemporains, a développé un système d'observation des rapports entre l'individu et la société dans plusieurs de ses oeuvres, comme Emile et Le Contract social. Cependant, nous entreprenons une étude de La Nouvelle Héloïse que Rousseau a écrit à la même époque que ces deux autres oeuvres. Dans ce roman, le thème de l'amour et des sentiments naissants prédomine, mais le roman ne se limite pas à ce seul thème. Un autre sujet primordial est la critique que Rousseau fait de la société de son époque et la solution qu'il propose à ses problèmes: l'utopie telle qu'observée chez les Wolmar. Dans notre étude, nous allons entreprendre de recréer les rapports entre l'individu de cette époque et la société afin de révéler les corruptions vues par Rousseau. Ensuite, nous discuterons son utopie et la manière dont elle a réussi à améliorer l'homme et la société.

Rousseau ne se montre guère différent de ses contemporains dans les sujets qu'il trouve

à critiquer dans la société. Il condamne d'abord les duels à cause de leur barbarie et leur inhumanité. Ainsi, il critique les hommes de faux honneur puisqu'ils se battent en duel. Il les trouve plutôt lâches. En plus, il suggère qu'ils se battent en duel afin de s'arracher de leur oisiveté et que ces hommes, s'ils sont humains, aient toujours des remords après avoir tué un autre homme. Julie résume ses sentiments: "Je vous l'avoue, tout cela [l'exemple d'un duel de son père] joint à mon aversion naturelle pour la cruauté, m'inspire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de coeur n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui en déchire une autre; et, s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur âme, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur."¹

Une critique capitale démontrée par Rousseau dans le roman est l'idée erronée de la noblesse et de sa supériorité. Ce préjugé sert de mobile pour déclencher tout le drame du roman. Le père de Julie considère sa famille au-dessus de celle de Saint-Preux. Mais Milord Bomston répudie de telles constatations et il déclame: "Jugeons du passé par le présent, sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins anoblissent tous les jours leur famille; et que prouvera cette noblesse dont leurs descendants seront si fiers, sinon les vols et l'infamie de leur ancêtre? On voit, je l'avoue, beaucoup de malhonnêtes gens parmi les roturiers; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme descend d'un fripon" (p. 114). Milord Bomston propose plutôt Saint-Preux comme mari vertueux, disant que Saint-Preux "sera le fondement et l'honneur de sa maison comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre" (p. 114) Il

devient clair que le malheur des deux amants vient des préjugés du père. Rousseau suggère aussi que ce sentiment de supériorité sans fondation logique ne révèle que la bassesse de l'homme et peut détruire des individus et leur vie.

Un séjour à Paris sert de moyen pour une condamnation de la société. Rousseau se sert d'un étranger, Saint-Preux, qui observe et compare la société en Suisse avec celle de France. Il proclame: "L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple et touchant d'une âme franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse et des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand-peur que celui qui, dès la première vue, me traite comme un inconnu, si j'avais quelque important service à lui demander, et quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerais volontiers qu'ils n'en prennent à personne" (p. 163). Les observations de Saint-Preux ne sont que leurs masques et qu'ils n'ont pas de tempérament constant: ils vacillent et se penchent vers le côté qui sert leurs intérêts. Un peu plus loin, l'auteur constate par contre que le Français est "naturellement bon, ouvert, hospitalier, bienfaisant" (p. 163) mais qu'il s'est écarté de sa nature et s'est laissé dégrader par les prétentions de la société. Rousseau, par les juxtapositions de ces deux états, met en relief l'état naturel et simple de l'homme avant qu'il n'ait été corrompu par ses contemporains. Non point désespéré, l'auteur, au moyen de son personnage Saint-Preux, tourne son regard vers d'autres classes où il espère voir des visages d'hommes et non pas des fantômes et des larves.

Une fois initié à la société parisienne et souvent invité aux soupers intimes, Rousseau

avait l'occasion d'observer de près l'artificialité de la société. Il écoutait des conversations frivoles et sérieuses, des discussions sur de "vrais" sentiments qui en réalité échappaient la compréhension des gens soi-disant experts qui s'y réunissaient:

C'est là que les femmes s'observent moins, et qu'on peut commencer à les étudier; c'est là que règnent plus plaisiblement des propos plus fins et plus satiriques; c'est là qu'au lieu des nouvelles publiques, des spectacles, des promotions, des morts, des mariages, dont on a parlé le matin, on passe discrètement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événements secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien et le mal également plaisants et ridicules, et que, peignant avec art et selon l'intérêt particulier les caractères des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien; c'est là qu'un reste de circonspection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, sous lequel feignant de rendre la satire plus obscure, on la rend seulement plus amère; c'est là, en un mot, qu'on affine avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant. (p. 176)

Saint-Preux nous montre la cruauté de ces gens si insensibles chez qui tout sert de jeu et chez qui plus on désabuse avec finesse un individu, plus on réussit aux jeux de tous les autres. Il semble que Saint-Preux fait ressortir une sorte de perversité manifestée chez ces gens. Il comble le lecteur d'exemples d'une société décadante et il conclut amèrement:

Confus, humilié, consterné, de sentir dégradé en moi la nature de l'homme, et de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure où nos coeurs enflammés s'élevaient réciproquement, je reviens le soir, pénétré d'une secrète tristesse, accablé, d'un dégoût mortel, et le coeur vide et gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs sentiments que je tiens de lui... Avec quel charme je rentre en moi-même! (p. 182)

Saint-Preux nous suggère que la vertu n'existe pas dans cette ville car, il ne la retrouve qu'en contemplant et en évoquant la vertu que possède Julie. Après cette réflexion rassurante, il se calme et se reconnaît comme un homme simple et digne.

Rousseau, comme Montesquieu dans les Lettres Persanes, consacre une lettre à la description des femmes parisiennes. Comme Montesquieu, il se met à les dépeindre et à les évaluer. Il les peint d'abord de l'extérieur et ensuite de l'intérieur. Il les considère différentes des Suissesses dans la mesure où les Parisiennes préfèrent la compagnie des hommes et des liaisons illicites et où elles dédaignent le véritable amour et le mariage. Rousseau dit que Saint-Preux

. . . trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manières sans modestie. J'imagine que le coeur doit se fermer à toutes leurs avances; et l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un moment parler de l'amour sans se montrer également incapables d'en inspirer et d'en ressentir. (p. 199)

Rousseau n'estime pas trop les Parisiennes. Même s'il semble modifier un peu ses opinions pour conclure qu'à Paris ce sont "des vices de parade

qu'il faut avoir et qui dans le fond couvrent en elles du sens, de la raison de l'humanité, du bon naturel" (p. 199), ce n'est pour critiquer la société qui rend cette parade nécessaire aux Parisiennes.

Il n'est guère surprenant que Rousseau ait voulu recréer un nouvel ordre. Là, l'homme peut se réformer et se purifier. Il s'agit d'une nouvelle société qui se base surtout sur la vertu, une vertu si forte qu'elle a la capacité de dominer les passions qui déchirent l'homme:

Il n'y a que des âmes de feu qui sachent combattre et vaincre; tous les grands efforts, toutes les actions sublimes sont leur ouvrage: la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre, et l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule et tient tout en équilibre. (p. 370)

Cette vertu s'étend et devient aussi une base du mariage. Elle représente ainsi le noyau de la société et toutes les caractéristiques qu'on trouve à ce niveau devront s'appliquer à la société en général.

Ce qui m'a longtemps abusée, et qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions et d'âges que de caractères et d'humeurs, suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très tendre qui, pour n'être pas précisément de l'amour n'en est pas moins doux et n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui

est un état de jouissance et de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, bien élever les enfants. (p. 458)

Ici nous apercevons que le mariage est fondé sur certaines convenances, l'honnêteté et la vertu. Ce qui est étrange, c'est que Rousseau considère que la passion n'a pas de place dans un mariage, puisqu'elle fait oublier aux gens leurs devoirs envers la famille et la société. Le couple s'attache l'un à l'autre par des devoirs mutuels où chacun se charge de l'éducation de ses enfants et de la prospérité de la communauté. Par extension, la société, pour bien fonctionner, doit démontrer ces mêmes qualités et Rousseau met en marche ce système chez les Wolmar. Là, nous voyons un contract sous-entendu entre les servantes, les laboureurs et les maîtres. Dans ce système chacun fait son travail soigneusement et chacun reçoit sa récompense. La franchise, la justice et le contentement y règnent, puisque chacun dépend des autres mais en même temps est responsable de ses actions et s'exerce à faire prospérer le communauté :

Toutes ces vaines subtilités sont ignorées dans cette maison, et le grand art des maîtres pour rendre leurs domestiques tels qu'ils les veulent est de se montrer à eux tels qu'ils sont. Leur conduite est toujours franche et ouverte, parce qu'ils n'ont peur que leurs actions démentent leurs discours

Comme les domestiques ne voient jamais rien faire à leur maître qui ne soit droit, juste, équitable, ils ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des misères de leur état. . . .

Au surplus, rien n'est bas ici que le vice, et tout ce qui est utile et juste est honnête et bienséant." (pp. 351-52)

Cette liste des vertus de la maison ne cesse de croître; plus on lit, plus on s'émerveille de cette harmonie créée par M. de Wolmar, car dans tous les domaines de cette petite société, ou microcosme, la raison et la philosophie de M. de Wolmar prédominent. L'ordre et l'utilité se voient dans les moindres détails, dans l'arrangement de la maison, jusqu'aux opérations vastes, comme la récolte du raisin. "Mme de Wolmar s'est chargée de la récolte; . . . Mon inspection à moi est de faire observer au pressoir les directions de Julie . . ." (p. 458). Même si Rousseau garde les distinctions de classe, nous voyons clairement que M. de Wolmar fonde une sorte de système socialiste où chacun travaille et aide à faire prospérer ce système. C'est une communauté qui met en relief les idées de l'utopie que l'auteur envisageait.

D'ailleurs, si les solutions proposées par Rousseau pour résoudre les problèmes de la société sont réalistes, elles sont également utopiques, c'est-à-dire difficiles à adopter. Le panorama des moeurs parisiennes--et françaises, en général--présenté par l'auteur ressemble à celui que l'on trouve dans Les Lettres Persanes. A la différence de Montesquieu, cependant, Rousseau nous propose la société chez les Wolmar comme modèle--une solution--pendant que dans Les Lettres Persanes ni les Français ni les Persans (les maîtres) n'ont raison.

Avant de terminer notre discussion des rapports de l'homme avec la société, il faut commenter la forme utilisée par Rousseau. Comme Montesquieu, il se sert de la forme du roman à lettres pour faire voir plusieurs perspectives d'un même thème. Il utilise la satire et la parodie, comme Voltaire

et Montesquieu, pour dépeindre la société corrompue. Rousseau se sert de Saint-Preux, un étranger suisse, pour contraster les Français et les Suisses, pour faire ressortir les traditions et les conventions de chaque société. Finalement, Rousseau a rivalisé Montesquieu et Voltaire dans la mesure où il offre des moyens pour améliorer l'état déplorable de la société. Pris dans l'ensemble, La Nouvelle Héloïse sert de critique sévère et, plus important, nous voyons une solution où Rousseau démontre que l'homme peut s'arracher à son état dégradant et vivre vertueusement.

JANET BOWMAN
UNIVERSITY OF KANSAS

NOTE

¹Jean-Jacques Rousseau, Julie ou La Nouvelle Héloïse (Paris: Garnier-Flammarion, 1967), p. 110. Toutes les citations renvoient à la même édition.

et Montserrat, pour être...
que...
par...
autres...
les...
Montserrat...
la...
l'...
...
...
...
...
...



...
...
...
...
...